



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 5, 1960 – 3, p. 7-12

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15229-3.p.0015](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15229-3.p.0015)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1960. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des Livres

Dans le second Cahier Paul Claudel consacré au rire du poète, Pierre Claudel, évoquant la bonne humeur de son père, citait ce quatrain :

Le Préfet de Loir-et-Cher
Quand il reçut Napoléon
S'écria, nous affirme-t-on :
Sire, que votre gloire est chère !

Ecrit dans l'esprit et à la manière des vers de circonstance de Mallarmé, ce quatrain était tiré d'un ensemble d'autres quatrains notés sur l'inspiration du moment et réunis par l'auteur sous le titre : « L'Itinéraire de Paris à Lyon ».

Le manuscrit en a été retrouvé sur une feuille de papier à lettre de l' « Hôtel du Grand Monarque », à Chartres, où Claudel s'était sans doute arrêté pour déjeuner, et porte la date du 9 juin 1935.

L'ITINERAIRE DE PARIS A LYON

MELUN

Le chauffeur à toute vitesse
Féroce lubrique à jeun
Quatre-vingts chevaux sous les
[fesses
Se paye une tranche de Melun.

FONTAINEBLEAU

Comme à la fontaine l'eau
Plein de tempête et de hargne
J'ajoute ma goutte au flot
Qui traverse Seine-et-Marne.

ORLEANS

Le fabricant de vinaigre
Quand il habite Orléans
Cesse bientôt d'être maigre
Qu'est l'amour près de l'or ?
[Néant !

BLOIS

Le préfet de Loir-et-Cher
Quand il reçut Napoléon
S'écria, nous affirme-t-on,
Sire, que votre gloire est chère !

TOURS

Réjouissons-nous si l'Indre
A la Loire vient s'ajouter
Comme la rose au rosier
Comme la grâce à la beauté
Et le piston au cylindre.

BOURGES

L'odeur molle de l'hyèble
Mélangée à la fleur des courges
Fait croire que c'est à Bourges
Que le Cher est le plus faible.

MOULINS

Parmi les poulains et les vaches
L'ennui de vivre est pallié
A Moulins par les trois moustas-
[ches
De gendarmes en espalier.

LA PALISSE

Les cloches ! Quelqu'un est mort !
Mais le lys, quoique défunt
Un quart d'heure après sa mort
Garde le même parfum.

ROANNE

L'idéal est ceci ou ça
Mais le cocher de Roanne
Egoïste garde sa
Préférence pour la couenne.

LYON

Dans le brouillard un million
De feux s'allument : Lyon.

ENVOI

A force de pondre la poule
Finit par se faire une ampoule.

Nous informons nos membres que le « Mercure de France » vient de publier une nouvelle édition de « Connaissance de l'Est » où figurent la totalité des « Vers d'exil », ainsi qu'en annexe quelques proses retrouvées dont celle-ci que nous reproduisons à votre intention :

BRONZES DES “SONG”

Tout ce qui est nouveau nous choque, tout ce que nous ne comprenons pas nous inquiète, nous agace et nous irrite. L'offense de la foule devant les tentatives d'originalité, pourtant si vagues et si timides, qui se font jour de temps à autre dans notre Art abâtardi, part en somme d'un sentiment instinctif et légitime, comme l'effroi d'un cheval devant une machine à battre. Cependant la cervelle d'un moderne n'a guère de complications que nous ne puissions démêler ; mais quand une civilisation tout entière engloutie nous lègue ténébreusement, au lieu de monuments positifs et de livres, les seuls vestiges de sa fantaisie et de son rêve, toute clef manque à l'énigme posthume. Or, les poteries aztèques, le mobilier funèbre des nécropoles étrusques ou pélasgiques n'ont rien de plus confondant que les monstrueux vaisseaux que notre hôte, ce soir-là, tira pour notre émerveillement de sa vitrine.

Car nous voyions là les premiers cette unique collection de bronzes des Song, qui, réunie par le concours du goût le plus fin et de la chance la plus méritée, deviendra un jour ou l'autre, ornement de quelque royal musée, aussi fameux que les trésors de Bosco-real ou de Mycènes. Pour la première fois nous pouvions étudier, avec une gamme suffisante de comparaisons et dans toute l'économie de son développement, cet art étrange où tout le travail du bronze au Japon et en Chine a trouvé son inspiration et sa base.

La première impression, je l'ai dit, est de surprise et presque de gêne. Le sens d'abord et le canon de cet art grotesque et ramassé nous échappent en même temps, la lourdeur de ces lingots et de ces boulets, l'extravagance funèbre, l'insultante originalité, l'exorbitant parti pris des formes nous déconcertent. Tout au plus apprécions-nous la beauté du métal, dont l'épaisse et sonore pulpe, recélant les substances les plus riches, se montre marbrée sous l'action des siècles successifs, d'oxydes bleuâtres et vineux, noirs et verts ; tout au plus admirerons-nous l'élégance concise et robuste des niellures et des arabesques, dont les arêtes nettes et grasses se détachent avec une pureté de nervure végétale.

L'œil cependant peu à peu s'accoutume à ces monstres que les mains retournent et soupèsent, et bientôt l'étonnement et le scandale se changent en une sorte d'appréciation hésitante et bourrue. Et enfin il me semble que j'ai pénétré quelques chose du sens de ces objets admirables. L'art européen se restreint aujourd'hui à une copie, combien froide le plus souvent et conventionnelle, assisté par de basses pratiques scientifiques et toutes les recettes de la cuisine industrielle, à une copie, disons — bien plutôt à une basse contrefaçon de la nature. Les Gothiques et ces grands artisans des Songs comme eux, ne l'imitaient pas, *ils lui faisaient concurrence*. Et comme le Créateur a façonné des êtres donnés en se servant d'os et de chair, prenant le bronze entre leurs mains ceux-ci en firent sortir des effigies particulières. Et comme un être vivant est constitué par un ensemble harmonieux d'organes, chacun de ces bastions forme une sorte de personnalité décorative ou héraldique, un ornement animé ; et de même chaque membre exhibe le caractère de sa fonction, chacune des parties de ces tortues à trois pattes, ou de ces bipèdes moitié paons et moitié chameaux vit par le fait du support qu'elle prête à un thème ornemental étroitement rapporté à l'ensemble. Et nous voyons peu à peu, dans la série d'exemples que nous fournit la merveilleuse vitrine le support disparaître sous l'ornement. Voici des vases où l'image concrète n'est plus représentée que par des têtes de chouettes indiquées aux angles par quelques reliefs sommaires, et enfin nous arrivons à l'arabesque pure. Nous assistons, en un mot, à une évolution analogue à celle subie par le caractère chinois qui partant d'une représentation graphique ou schématique est devenue une sorte d'hiéroglyphe conventionnel, une numérotation sigillaire des concepts, un *cachet* apposé sur chaque idée.

— Cher Monsieur, au moment où vont se disperser vos collections, et où vous-même allez nous quitter pour vous faire, dans un monde nouveau, retournant à la simplicité héroïque, pasteur de cavales et législateur d'un peuple de bœufs, laissez-moi détacher pour vous, de mon carnet d'ignorant, ce feuillet. Dans le souvenir de cette soirée, où, amateurs divers de la beauté, réunis dans le milieu des barbares, nous partagions, avec l'enthousiasme, ce pot-au-feu digne des Immortels : tandis qu'à l'éclat tendre et céleste des porcelaines bleues et blanches rangées répondait, de l'autre côté de la pièce, l'insultant apparat des vases de cuivre superbement rangés, fourbis comme des trompettes et reluisants comme la lune d'hiver !

Sur la date de “L’Endormie”

Nos membres ont sans doute tous entendu parler du livre important que le professeur Henri Mondor vient de consacrer à Paul Claudel sous le titre de « Claudel plus intime » et qui a paru chez Gallimard. Nous avons l'intention de lui consacrer une étude, qui sera sans doute réservée à notre 3^{me} Cahier. Mais ce livre qui s'attache notamment aux débuts de la carrière littéraire de Paul Claudel posait un problème quant à la date exacte où Claudel écrivit L'Endormie, son premier drame. Ce problème a suggéré au professeur Walzer, les réflexions suivantes :

Dans le bel ouvrage qu'il vient de consacrer à Claudel plus intime, le professeur Henri Mondor ne cache pas la profonde admiration que suscite en lui l'extraordinaire précocité de l'auteur du *Soulier de Satin*, qui aurait écrit à quatorze ans sa première œuvre dramatique, *L'Endormie*, la plus ancienne production de Claudel qui nous soit conservée. Dans l'analyse extrêmement riche et fouillée qu'il donne de cette œuvre, Henri Mondor met bien en valeur « l'ironie cinglante, l'aplomb d'hilarité, la véhémence d'apostrophe, l'horreur des poncifs, le défi aux conventions grammaticales » qui lui paraissent caractériser ce premier essai du futur grand dramaturge.

Dans sa vieillesse, par la propension assez naturelle qui fait que les vieux génies tendent assez souvent à accorder leurs commencements avec la courbe fulgurante de leur destinée, Claudel a souvent répété qu'il avait écrit cette première œuvre vers quatorze ou quinze ans. « C'est une pièce d'enfant », avouera-t-il à Jean Amrouche au cours des fameuses interviews radiophoniques ; et à la demande de son éditeur suisse, Richard Heyd (et non Heyel, comme transcrit M. Mondor, ou son typographe), il lui offrira la dédicace de la réédition de 1947, en répétant : « Ce petit drame, ma première œuvre réalisée quand j'avais dans les quatorze ans comme il est facile de s'en apercevoir ». M. Mondor accepte d'abord ces affirmations, et son admiration n'en est que plus vive pour l'étonnante maturité de son jeune héros, qui s'affirme déjà par une richesse splendide d'images, belles et débridées, et par l'utilisation, assez inattendue tout de même, du « verset claudélien ». Un doute lui vient néanmoins lorsqu'il découvre, vers la fin de la pièce, un ventre de femme qui est comparé au *sein d'une géante*, ce qui amène naturellement tout de suite à penser qu l'expression est sans doute imitée du célèbre poème de Baudelaire. Or, si l'on en croit une déclaration du *Journal intime*, c'est en 1884, donc à seize ans, que Claudel a découvert les *Fleurs du Mal*. Ce rapprochement, si on le tient pour décisif, amènerait donc à reculer de deux ans, estime M. Mondor, la composition de *L'Endormie*.

On peut même la reculer de trois ans, accorde l'éminent académicien, si l'on prend en considération une note au crayon figurant sur le premier portrait de Claudel que nous ayons, dû à son condisciple de Louis-le-Grand, Gabriel de Roton (et non Boton, comme transcrit M. Mondor, ou son typographe), portrait composé, de l'aveu même de Claudel, au moment où il écrivait justement *L'Endormie*. Le jeune portraituriste a mis en marge de son esquisse : « Paul Claudel de Wassy (17 ans) 1883-1884 Rhéto C. Louis-le-Grand ». Mais cette note recèle une légère contradiction : si Claudel a en effet dix-sept ans, nous sommes alors en 1885 ; si nous acceptons au contraire les dates de 1883-1884, qui sont bien celles de l'année de rhétorique de Claudel, celui-ci alors n'a que quinze à seize ans. On pourrait donc admettre finalement, avec M. Mondor, la

date de 1884, et l'âge de seize ans, qui paraissent tout de même plus plausibles que les quatorze que l'auteur avoue. Néanmoins, Madaule (Pléiade) et Amrouche (*Mémoires*) continuent à répandre les dates de 1882-1883. Robert Mallet, de son côté, dans les *Notices bibliographiques des Œuvres complètes* se contente de reprendre les indications de la bibliographie Benoist-Méchin : « Premier texte dramatique rédigé par Paul Claudel, âgé de quinze ans, en 1883. Présenté par lui à l'Odéon, le manuscrit s'égarait et ne fut retrouvé qu'en 1914 » (lapsus, lire : 1924).

Or, ces critiques ne prennent pas assez garde à un fait tout simple : c'est que, à l'époque où Paul Claudel ne songeait pas encore à édifier sa légende, il a avoué bonnement, à deux reprises en tout cas, la date réelle de composition de *L'Endormie*, et l'a située en 1886 — donc à dix-huit ans. Cette date figure, en effet, dans la première édition de l'œuvre, qui fut publiée d'abord sous forme de fac-similé du manuscrit, en 1925, chez Champion, tirée à 300 exemplaires. Il n'y a aucune raison de mettre en doute cette indication. Elle se trouve d'ailleurs confirmée par la bibliographie de E. Sainte-Marie Perrin, renseignée de première main. Et elle figure, en outre, dans celle des *Morceaux choisis* de 1925 (N.R.F.), composée selon toute vraisemblance, et avec beaucoup de soins, par Claudel lui-même. Il semble donc bien que *L'Endormie* soit l'œuvre d'un jeune homme de dix-huit ans ; ce n'est que vingt ans plus tard que Claudel se plaira à la dire l'œuvre d'un « enfant » de quatorze ans. Elle est en fait contemporaine du premier poème connu de Claudel, *Pour la Messe des Hommes* (30 août 1886) et donc sans nul doute postérieure à la découverte de Rimbaud (printemps 1886) et de la Bible.

Une preuve supplémentaire, je la trouve dans cet envoi du manuscrit à l'Odéon. On admet difficilement qu'un gosse de quatorze ans, quelque conscient qu'il soit du « sentiment de sa différence et de sa supériorité », ait l'audace d'adresser ses premiers balbutiements à la direction d'un théâtre national. Le geste est bien plus acceptable de la part d'un jeune homme de dix-huit ans, orgueilleux et piaffant, qui vient d'ingurgiter la violente sève de Rimbaud, et qui se sent « unique et impair ». On possède d'ailleurs le rapport de ces Messieurs. Henri Guillemin, qui a toujours les yeux partout où il faut, l'a lu et transcrit en partie. On n'y est pas autrement tendre pour le jeune poète : « Œuvre bizarre, étrange, mêlée de vers et de prose qui paraît être la traduction d'une sorte de poème étranger. Ce n'est, à coup sûr, pas français, ni par le fond, la donnée, ni par l'espèce des métaphores... Tout cela ne constitue pas une pièce. C'est une sorte de poème qui peut avoir des qualités ; mais, au théâtre, le public resterait ahuri. » C'est à peu près la réaction qu'avait provoquée, au Théâtre-Français, près de vingt ans plus tôt, le *Faune* de Mallarmé. Quand on saura que ce rapport du comité de lecture de l'Odéon est daté du 19 janvier 1888, on admettra aussi plus facilement, comme date de composition, la date de 1886, plutôt que celle de 1882-83 qui est en passe, à tort me semble-t-il, de devenir traditionnelle.

Pour moi, les deux indications données de bonne foi par Claudel en 1925, de même d'ailleurs que la critique interne du texte, me paraissent décisives, et ce n'est en rien diminuer Claudel que d'attribuer *L'Endormie* à sa dix-huitième année. Les conclusions de l'étude nuancée d'Henri Mondor n'en restent pas moins d'une exacte pertinence : « L'éveil des jugements sévères contre les femmes, le luxe immodéré des jeux d'analogie et des couleurs, la fermeté fréquente du langage [et, peut-on ajouter, un certain mauvais goût qui n'est pas absent non plus des grands premiers drames], n'en sont pas moins surprenants. »

On s'en voudrait de tenter d'empêcher Paul Claudel de figurer dans la galerie des enfants prodiges, si l'on n'était mille fois persuadé qu'il est mille fois assez fort pour pouvoir se passer de légende.

P.-O. WALZER,
Doyen de la Faculté des Lettres de Berne.